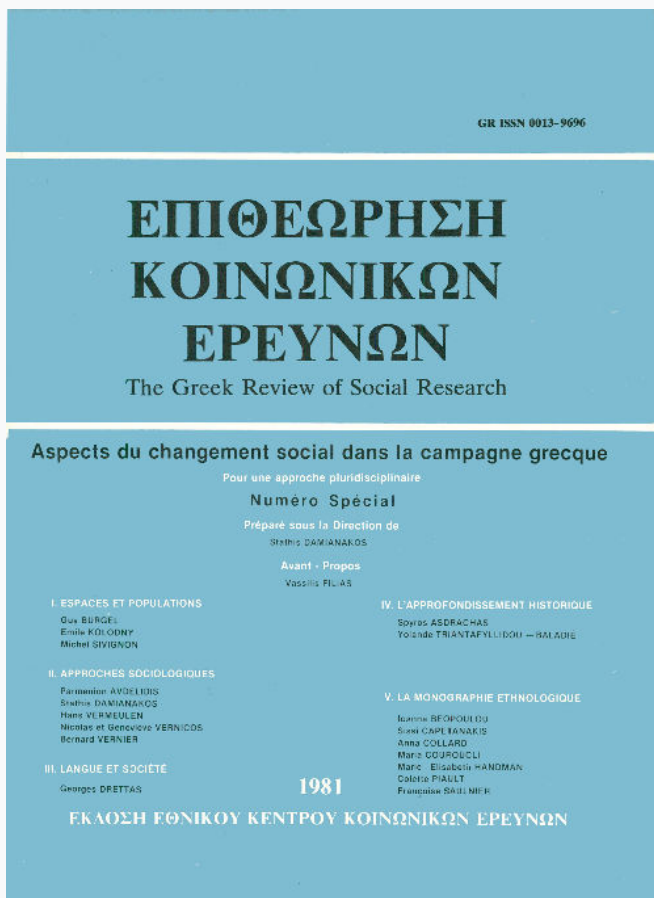


The Greek Review of Social Research

(1981)

Numero Special



From submission to dependence: Women's status in a pelion village

Marie-Elisabeth Handman

doi: [10.12681/grsr.579](https://doi.org/10.12681/grsr.579)

Copyright © 1981, Marie-Elisabeth Handman



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/).

To cite this article:

Handman, M.-E. (1981). From submission to dependence: Women's status in a pelion village. *The Greek Review of Social Research*, 231-244. <https://doi.org/10.12681/grsr.579>

De la soumission à la dépendance

Le statut de la femme dans un village du Pélion

par Marie-Elisabeth Handman

*Chef de Travaux au Laboratoire d'Anthropologie sociale
du Collège de France et de l'EHESS*

Depuis que l'essor des mouvements féministes a mis à l'ordre du jour dans les milieux scientifiques l'étude de l'inégalité entre les sexes,¹ de nombreux travaux se sont attachés à en rechercher soit l'origine, soit les modalités dans les sociétés d'Europe ou d'ailleurs. Assez paradoxalement la Grèce de 1979 semble en être exclue, alors même que son Antiquité avait inspiré ceux qui dès le XIXe siècle, comme Bachofen ou Engels, avaient initié ces recherches. On se contente de ranger la Grèce d'aujourd'hui, encore largement rurale, dans ce qu'il est convenu d'appeler «la Méditerranée chrétienne et patriarcale», au même titre que l'Italie du Sud ou l'Espagne. Et les descriptions ethnographiques—au demeurant peu nombreuses²—décrivent statut et tâches de chaque sexe, sans chercher à approfondir la signification des différences ou à faire apparaître, à travers les détails, l'influence mutuelle, les liens de dépendance entre les hommes et les femmes, et leurs pouvoirs respectifs.

*Cet article s'appuie sur les données recueillies au cours d'une enquête de 14 mois, effectuée grâce au soutien financier du CNRS entre 1973 et 1977, dans le cadre du Laboratoire d'Anthropologie Sociale du Collège de France.

1. Les mouvements féministes ne sont pas tombés du ciel: ils sont la conséquence de l'entrée massive des femmes dans le salariat, de la dichotomie entre vie professionnelle et vie domestique.

2. Sur la centaine de titres d'études ethnologiques retenues par Stathis Damianakos dans son étude bibliographique *Etudes rurales et monographies locales en Grèce*. Paris, CNRS Université de Paris, Nanterre, 1978, 190 p. multigr., on relève moins d'une dizaine d'ouvrages qui abordent, avec plus ou moins de détails, la question; les plus importants restent: J.K. Campbell, *Honour, Family and Patronage. A Study of Institutions and Moral Values in a Greek Mountain Community*. Oxford, Clarendon Press, 1964, 393 p. et l'article de B. Vernier, «Représentation mythique du monde et domination masculine chez les Pomaques», publié ici même. Il faut aussi mentionner l'ouvrage de K.D. Karavidas, *Άγροτικά* (Des paysans) 1931 (réimpression: Athènes, Papazissis, 1978), qui reste l'une des meilleures sources d'information sur la famille en Macédoine.

Or si dans tout le pays la supériorité masculine est admise comme un dogme, il existe d'innombrables variations dans l'exercice de la domination des femmes qu'elle suppose. Selon le droit coutumier (dans les îles en particulier), selon les données géographiques (villages côtiers de pêcheurs) ou démographiques (exode masculin des villages de montagne), selon les différentes minorités ethniques ou religieuses, ou encore selon qu'il s'agit de pasteurs ou d'agriculteurs, les situations sont loin de se ressembler. Suivant les cas, les femmes auront plus ou moins de pouvoir, plus ou moins de libertés, plus ou moins de droits sur leur propre vie.

L'exemple que je me propose d'étudier ici est celui d'un village où, me semble-t-il, les droits réels de la femme étaient, jusqu'à une période récente, réduits au minimum. Depuis une dizaine d'années, accompagnant les transformations économiques et le rapprochement avec la ville, le statut des femmes se transforme et la plupart des jeunes mariées disent être «sorties de l'esclavage». Sont-elles pour autant sorties de leur état de dépendance? Telle est la question à laquelle je tenterai de répondre dans les pages qui vont suivre.

Pouri, creuset du Pélion

De tous les villages du Pélion, Pouri, situé au nord-est de la péninsule, face à la mer Egée, entre 350 et 650 m d'altitude, a été le plus tardivement électrifié (1969); il n'est relié par la route au bourg le plus proche, et cependant distant de 7 km, que depuis 1971. Son isolement était de nature à corroborer l'idée reçue laquelle le mode de vie des communautés villageoises aurait fort peu changé depuis le Moyen Age jusqu'à l'ère de la Fée électricité. D'autant que Pouri avait, et a encore, dans le Pélion la réputation d'être un village retardé. Pourtant,

aussi loin qu'on puisse remonter dans l'histoire, le village a toujours connu des ruptures qui ont fortement marqué les rapports qu'entretiennent les Pouriani avec les étrangers ou entre eux — et notamment au sein de la famille.

Pour autant que l'on sache, car les sources sont peu nombreuses et souvent sujettes à caution,³ le village aurait été fondé au milieu du XVIII^e siècle, formant à l'époque un hameau (μαχαλάς *makhalas*, quartier) de Zagora. Son peuplement se serait constitué au fil des années par l'arrivée d'Épirotes, de Péloponnésiens, d'Albanais fuyant la justice ou l'impôt turcs, puis rescapés des massacres de la Guerre d'Indépendance (Chio, 1822; Mitsela, 1826). Bien que l'on ne possède aucune précision sur ces arrivées successives, on peut supposer qu'elles n'ont pas été sans conséquences sur la vie sociale et économique du village, chacun apportant, outre sa force de travail, ses habitudes, ses techniques, ses modes de pensée.

À la fin du XIX^e siècle, la population dont l'effectif s'élève à 763 habitants (recensement de 1881)⁴ est composée pour l'essentiel d'ouvriers des manufactures zagorienes de caïques et de la soie. Bon nombre de chefs de famille sont charbonniers ou ouvriers agricoles pour le compte de Zagoriani. Une dizaine sont pasteurs et possèdent des troupeaux de plusieurs centaines d'ovins et de caprins. Une dizaine aussi sont artisans. Enfin quelques uns, moins nombreux encore, sont marins ou commerçants. Ils entretiennent des liens étroits avec l'Égypte, Smyrne ou Constantinople. Ce sont les seuls riches du village auquel ils font d'ailleurs des donations (église, école...). Ils iront s'installer en ville au début des années 20 quand il sera devenu impossible d'être à la fois bourgeois et campagnard du fait de la transformation, au détriment des villages, des moyens de transport et de communication.

À cette époque, le Pélion est l'une des régions les plus peuplées de Grèce (plus de 100 hab./km²) et l'émigration devient le seul remède à la pauvreté. Un Pourianos sur deux s'expatrie temporairement ou définitivement en Australie ou aux États-Unis. Nombre de jeunes filles se louent à la bourgeoisie montante de Volos comme domestiques; quelques unes se marient en ville, les autres retournent au village pour cela.

Jusqu'en 1912, date à laquelle Pouri obtient son autonomie administrative par rapport à Zagora, peu de terres sont mises en culture car le village n'a pas

beaucoup d'eau. Mais après l'autonomie, il acquérra, en 1917, le droit de faire dériver sur son terroir une partie de l'eau qui s'écoule de la montagne et qui, jusque là, était presque intégralement dirigée vers Zagora.⁵ À la faveur de la réforme agraire (1919-1922), Pouri va connaître une fièvre de défrichements sans précédent. Il n'y a pas sur son territoire de grands domaines qui tombent sous le coup du démembrement, exception faite de quelques biens d'Église peu exploités jusque là. Mais chaque paysan a le droit de devenir propriétaire de 50 hectares au plus. Aussi les Pouriani vont-ils se mettre à défricher la forêt, au-dessus de 700 m d'altitude et les terrains broussailleux qui descendent jusqu'à la mer. Hommes et femmes travaillent jour et nuit à la confection de terrasses qu'ils plantent en légumes pour leur subsistance et en pommes de terre pour la vente sur le marché.

Pourtant, si la plupart des villageois deviennent totalement ou partiellement indépendants des propriétaires alentour, le village n'en reste pas moins pauvre; il le deviendra plus encore avec la guerre, puis la crise de la pomme de terre (due à la concurrence de la plaine mécanisée). Alors, au milieu des années 50, un à un les Pouriani se reconvertissent à l'arboriculture; depuis que les premiers pommiers plantés ont commencé à rendre, les villageois n'ont cessé de s'enrichir. Aidés par la Banque Agricole, ils ont mécanisé leurs exploitations et acquis les biens de consommation qui les ont rattaché au monde (transistors, télévisions, téléphones...).

Mais ces progrès économiques et techniques ne se traduisent pas par l'amélioration immédiate du sort de tous. Il y a toujours un laps de temps pendant lequel certains en paient le coût plus que d'autres. Et à Pouri ce sont les femmes. Nous allons essayer de voir comment et pourquoi. Mais tout d'abord, il nous faut décrire la trame sur laquelle cette société brode les variations de la domination des hommes sur les femmes.

L'infériorité statutaire de la femme

Saint Jean Damascène est l'un des pères de l'Église grecque dont les préceptes, de nos jours encore, sont enseignés dans tous les lycées du pays. Voici comment il décrit la femme idéale: «La femme (...) pense qu'il lui est plus utile de tenir sa maison que de passer son temps en plaisirs futiles; (...) elle n'est pas de celles qui pleurent (...) car pour le courage et l'énergie, elle prend modèle sur les célèbres matrones de la Bible (...) Responsable de l'erreur initiale, elle se sauvera en mettant au monde des enfants (...) Totalement soumise à son mari, qu'elle traite avec douceur et vénération, elle vit à la maison,

5. Les Pouriani n'ont pas gardé la mémoire de cette date, qu'ils font remonter au siècle dernier.

3. Le livre de I. Kordatos, *Ιστορία της επαρχίας Βόλου και Αγιάς* (Histoire de la région de Volos et d'Aghia), Athènes, Editions du XX^e siècle, reste la source la meilleure. On trouve de minimes indications dans A. Philippidis, *Μερική Γεωγραφία* (Géographie partielle) éditée par Th.K. Sperantas à Athènes, 1978. Quelques indications également chez M. Leake, *Travels in Northern Greece*, Londres, 1835, vol. IV.

4. En 1915, A. Philippidis recençait à Pouri 80 maisons de chrétiens, soit environ 400 habitants. La population aurait donc pratiquement doublé en 66 ans.

s'adonnant aux travaux domestiques et à la lecture des Écritures...».⁶

Ce modèle qui date du VIII^e siècle n'a rien perdu de son actualité dans les sociétés méditerranéennes du XX^e siècle. On y retrouve la justification majeure de l'infériorité féminine, la faute initiale, rachetable seulement par l'enfantement, la tendance de la femme à la futilité, la nécessité de son enfermement dans l'espace domestique, ainsi que de sa soumission à l'homme.

Ces principes sont tout à fait intériorisés par la femme elle-même qui admet son infériorité indépendamment des qualités individuelles qu'elle reconnaît à tel ou tel homme et à telle ou telle femme. Pour elle, c'est une question de nature, ce qui a conduit à ressentir un respect spontané pour les hommes. Toute son éducation qui souligne en permanence l'impureté féminine l'y amène.

On raconte qu'autrefois, dans le Pélion, lorsqu'une fille avait ses règles pour la première fois, alors que bien souvent elle ne savait pas ce qui lui arrivait et en ressentait à la fois de la peur et de la honte, sa mère l'essayait sur un bahut et lui assénait une formidable gifle en lui disant: «Voilà ce que c'est que d'être femme», sans pour autant lui fournir la moindre explication physiologique. Cette intronisation violente dans le monde des femmes adultes n'était sans doute pas faite pour atténuer sa culpabilité.

De nos jours, la femme n'a pas le droit d'aller à l'église ou d'allumer l'icônostase domestique lorsqu'elle est indisposée, non plus que de prononcer les formules magiques pour chasser le mauvais œil. Elle n'a pas le droit, jusqu'à la ménopause, de franchir l'icônostase de l'église. Elle doit se soumettre à un rituel compliqué de purification après ses couches. Bref, tant qu'une femme est fertile, elle est impure et dangereuse. On doit se méfier d'elle, la surveiller et éventuellement la punir.

Dès l'enfance les tâches et loisirs des filles sont différents de ceux des garçons. Les petites filles n'ont pas le droit de sortir de la cour de la maison pour aller jouer. Elles secondent leur mère dès l'âge de sept ou huit ans et commencent alors à fabriquer leur trousseau en vue de ce mariage qui est leur but principal dans la vie et le premier échelon qu'elles franchiront dans l'estime de la communauté villageoise—l'ultime étant celui du mariage des fils qu'elles auront mis au monde. Cependant, elles auront accepté un mari choisi par leur père, auquel elles abandonneront la gestion de leur dot (un champ, une maison,⁷ de l'argent), ainsi que l'orientation (scolaire, professionnelle, maritale) des enfants, sans jamais se rebeller ouvertement contre leur autorité.

6. F. A. Guillou, *Le système de vie enseigné au VIII^e siècle dans le monde byzantin*, Extrait de *Settimane di studio de Centro italiano di studi sull'alto medioevo*, XX: *I Problemi dell'Occidente nel secolo VIII*, Spoleto, 6-12 avril 1972. Spoleto, 1973, p. 361.

7. Cela est si vrai que la maison dans laquelle naît un enfant s'appelle «patriko spiti» (maison paternelle), alors qu'elle provient presque toujours de la dot de la mère. En outre, dans le rituel du mariage,

Elles n'auront pas non plus vanté, le cas échéant, leurs qualités de meilleure travailleuse dans le ménage sous peine de se voir traitées de femmes adultères par le voisinage, prompt à soupçonner une femme se jugeant supérieure à son mari d'être toute disposée à le tromper, sinon de l'avoir déjà fait.

Ainsi à Pouri, la femme est frustrée de tout pouvoir, quelle que soit sa contribution économique (dot, travail) à la vie du ménage et de la communauté.⁸ Dans ce système où une grande partie des biens se transmet en ligne matrilatérale, toute l'autorité, tout le pouvoir, tout le capital symbolique sont du côté des hommes, d'où l'impression pour l'observateur d'avoir affaire à une société patrilinéaire (transmission du nom, signature du mari pour la transmission des biens de la femme...). En fait, comme dans toute l'Europe occidentale elle est cognatique, mais l'idéologie patriarcale prédomine avec tant de force qu'elle masque l'importance de la ligne féminine.

La vie des femmes au tournant du siècle

Il est difficile de connaître la situation de la femme à la fin du XIX^e siècle à Pouri. Il n'en existe aucun témoignage écrit et peu nombreuses sont les vieilles femmes nées assez tôt pour en avoir le souvenir. Des indications vagues données par les voyageurs,⁹ I. Kordatos¹⁰ et une informatrice âgée de 95 ans en 1975, on peut retirer le tableau suivant: une partie de la population féminine travaillait dans les manufactures de la soie à Zagora. Une autre secondait les hommes, métayers à Zagora également. La plupart élevaient, avec l'aide de toute leur famille, des vers à soie pour l'industrie zagorienne. Un certain nombre étaient spécialisées dans le tissage des *skoutiá*, sortes de capes de laine de chèvre, imperméables, très recherchées par les marins et les bergers, et qui étaient vendues jusqu'à Constantinople.

Toutes savaient tisser et possédaient un métier sur lequel elles fabriquaient le linge et les vêtements nécessaires à la maison. Elles entretenaient basse-cour et jardins potagers. Elles mettaient au monde entre 8 et 14 enfants dont la moitié seulement survivaient. Rares étaient celles qui savaient lire et écrire (deux ou trois peut-être dans tout le village); elles lisaient alors

c'est la mère du mari qui accueille le jeune couple dans la maison construite par les parents de la mariée. Cf. M.-E. Handman-Xifaras, «Les noces à Pouri, Pélion», *L'Homme*, XVI (2-3), avr.-sept. 1976, pp. 41-67.

8. Pour plus de détails, cf. M.-E. Handman, «En Thessalie ou comment le pouvoir échappe aux femmes», in *CERM. La condition féminine*, Paris, Editions sociales, 1978, pp. 45-58.

9. Outre Leake, cf. D. Moschidis et P. Molochadis, «Τὸ ἐν Ζαγορᾷ ληστρικὸν δράμα» (Le drame du brigandage à Zagora), 1882, cité par I. Kordatos, *op. cit.*

10. I. Kordatos, *op. cit.*

saint Jean Damascène, ou l'hagiographie de saint Georges ou de saint Dimitrios.

Toutefois ces indications ne permettent pas de se faire une idée de la quantité de travail fourni par les femmes, d'imaginer leur emploi du temps précis, de connaître leurs modes de relations familiales ou de voisinage, ni bien sûr l'idée qu'elles se faisaient elles-mêmes de leur fonction et de leur statut. Les souvenirs de ma vieille informatrice étaient ceux d'une petite fille, orpheline de mère. Savait-elle, cette petite fille, si les femmes tissaient la nuit pour gagner un peu d'argent supplémentaire? Se rendait-elle compte du travail domestique exigé par les quelque 120 jours chômés qu'offraient aux Pouriani les fêtes religieuses et les mariages dont les réjouissances collectives duraient au moins trois jours? Car il fallait alors nettoyer à fond la maison, les vêtements, le linge, cuisiner des heures durant, recevoir sans jamais s'asseoir des hôtes nombreux, autant d'activités dont une jeune orpheline était dispensée par le deuil, mais auxquelles les femmes se livraient... non sans plaisir, avouons-le, à en juger par leurs filles et petites-filles pour qui ces travaux sont déjà la fête et qu'elles ne comptabilisent jamais comme tels, même si elles se plaignent de la fatigue qui en résulte. Non, la vieille dame se souvenait seulement de la sévérité terrible de son père qui ne la laissait jamais sortir de la maison, pas même pour aller aux veillées entre voisins, qui avait brûlé tous ses livres le jour où il s'était rendu compte qu'elle avait appris à lire avec l'aide de son frère, car à l'instar de bien d'autres hommes, il pensait que la connaissance des lettres pervertissait l'esprit des filles. Elle se souvenait aussi de la peur ressentie lorsqu'elle avait été présentée à l'homme qu'elle allait épouser et qu'elle n'avait jamais rencontré auparavant. Son père l'avait choisi parce qu'il n'était pas trop exigeant pour la dot. Elle n'avait pas l'impression que, dans ce temps là, on travaillât plus à Pouri que dans la période de l'entre-deux-guerres. Sans doute n'avait-elle pas tort parce qu'il est vraisemblable que la situation d'alors était celle d'un fort sous-emploi de la main d'œuvre villageoise. Le village était très pauvre, mais comment travailler pour s'enrichir si les patrons n'offrent pas d'emplois—et les manufactures de Zagora étaient en plein déclin—et si, les terres de votre village ne vous appartenant pas, leurs propriétaires ne cherchent pas à les mettre en valeur?

Le passage au faire-valoir direct

A partir du moment où Pouri est devenu autonome et où il lui a été possible de mettre en culture la majeure partie de son terroir, la vie des femmes est devenue plus dure. Continuant à tisser pour les besoins domestiques, à assurer les travaux de la maisonnée, à mettre au monde de nombreux enfants, à élever leurs filles jusqu'à leur mariage et leur fils jusqu'à l'âge de douze ans—mo-

ment où ils passent sous la responsabilité immédiate de leur père—, elles se mettent aussi à aider leur mari (ou leur père tant qu'elles sont célibataires) à défricher, sarcler, planter, arroser, ramasser, transporter d'énormes sacs de pommes de terre, souvent jusqu'à deux ou trois fois par nuit, chaque trajet durant plus d'une heure à l'aller et autant au retour.

C'est en effet les femmes qui transportaient les pommes de terre jusqu'au village: les hommes restaient sur place pour surveiller le champ dont la propriété n'était pas encore reconnue par tout le monde. Personne ne songeait à l'incongruité, dans le système des valeurs morales, à la présence de femmes seules, la nuit, sur les chemins. Nécessité fait loi! Et de toute manière les chemins menant à vos champs, même très éloignés, font partie de votre espace domestique, alors que celui de Zagora, tout près mais sortant du terroir, est un espace étranger où vous ne pouvez vous aventurer sans être soupçonnée de rechercher quelque histoire équivoque.

Couchées normalement entre minuit et une heure du matin, les femmes se levaient vers cinq ou six heures pour pétrir le pain, préparer la nourriture, ravauder, faire une corvée d'eau, nourrir le petit bétail, avant de repartir avec leur mari sur leur champ ou sur celui d'un propriétaire de Zagora ou de Mitsela, afin de gagner quelques kilos supplémentaires de farine ou d'huile d'olive (car les salaires agricoles étaient encore largement payés en nature). Les femmes se souviennent aujourd'hui en riant, comme d'anciens combattants évoquent les pires moments de la guerre, de nuits totalement blanches qu'elles passaient à défricher ou à ramasser des pommes de terre. Car il suffisait d'avoir travaillé un terrain sans avoir été vu pour pouvoir dire ultérieurement qu'il vous appartenait depuis de longues années et que l'opinion publique vous l'attribuait effectivement.

Les femmes n'en continuaient pas moins de cultiver les jardins potagers, tâche que leur mari ne répugnait pas à partager, bien qu'il fût dit que les légumes requièrent des mains délicates. En réalité, hormis les labours exécutés uniquement par les hommes, aucune tâche agricole n'est sexuellement différenciée. Sans doute les hommes s'occupent-ils préférentiellement du gros bétail (mulets, ânes) et les femmes des bêtes de basse-cour et des chèvres, mais si nécessité oblige, il ne pèse aucun interdit sur une intervention des rôles. Si bien que les femmes connaissent de longues journées de travail. Outre l'ensemble des travaux agraires, elles s'occupent intégralement des travaux domestiques: s'il l'aidait, le père ou le fils décroiraient.

En ce qui concerne la maison, les hommes ont pourtant une responsabilité-clé: ils assurent sa gestion financière. Eux seuls manient l'argent, se chargent des achats nécessaires en ville et contrôlent de près ceux que la femme effectue à l'épicerie du village. Celle-ci n'a jamais plus de quelques drachmes devant elle, de quoi

au plus acheter une livre de sucre, et bien souvent, elle ignore jusqu'à la cachette de l'argent du ménage. C'est dire le degré d'autonomie dont elle jouit.

J'ai décrit dans l'article cité plus haut (n. 8) les mécanismes à l'oeuvre dans la dépossession des femmes de tout pouvoir économique, social et politique dans ce village qui, de ce point de vue, paraît être un cas extrême, pour le moins différent du reste du Pélon.¹¹ Dans ces conditions, toute transformation se fait en un premier temps aux dépens des femmes puisqu'elles ne sont jamais en situation d'utiliser un quelconque changement à leur profit. C'est ainsi que le passage du métayage (ou du salariat de fabrique) au faire-valoir direct a surtout représenté pour elles un surcroît de travail. Pour les hommes aussi sans doute, mais à un degré moindre. Ils n'ont, par exemple, jamais été obligés de cesser d'aller au café une fois le soleil couché; s'ils y parlent affaires, ils n'en ont pas moins le temps de jouer au *tavli* ou aux cartes, et de toute manière ils sont assis devant un (puis un autre et encore un autre...) verre de *tsipouro* (sorte de marc anisé fabriqué sur place); bref ils ont toujours bénéficié de quelques heures de récréation pendant que les femmes s'adonnaient à la deuxième journée de travail.

Jusqu'à la guerre, avec les panégyries et les mariages, les veillées offraient aux femmes leurs seuls moments de loisir. Elles étaient fréquentes en hiver et, si l'on n'y restait jamais les mains inoccupées, du moins y riaient-ou tout son saoul. Elles ont aujourd'hui disparu au grand regret des femmes de plus de quarant-cinq ans.

Dans la période de l'entre-deux-guerres, nous l'avons dit, les villageois ont continué à vivre pauvrement. Le confort était inexistant dans les maisons où l'on couchait sur des sacs de toile remplis de feuillage. On mangeait plus souvent de la bouillie de maïs ou des haricots blancs que du riz ou des légumes. Rarement de la viande ou du poisson. Les carêmes sans viande, sans fromage, sans oeufs, sans huile étaient respectés; on les observait quelque 120 jours par an. C'est une période durant laquelle le travail de titan investi par les Pouriani a surtout servi à accroître leur patrimoine individuel; le bénéfice n'en a été tiré plus tard. Du moins les hommes pouvaient-ils se vanter d'avoir acquis tel ou tel champ, d'avoir doté leurs filles plus généreusement—ce qu'une femme ne pouvait faire en s'en attribuant le mérite, sous peine d'être décriée pour son manque de modestie.

L'eau, l'électricité et autres bienfaits de la civilisation

Parmi les progrès qui ont facilité la vie des femmes sans pour autant améliorer leur condition d'existence, il en est un qui a valeur d'exemple: c'est l'adduction d'eau. Jusqu'en 1960, les femmes étaient astreintes à trois ou

quatre corvées quotidiennes d'eau jusqu'aux diverses fontaines du village. L'eau est abondante à Pouri et le trajet ne durait guère plus de dix minutes. Les femmes se retrouvaient autour de la source. Elles y lavaient ensemble leur linge, discutaient, s'informaient, se disputaient parfois mais entretenaient ainsi une vie sociale d'une grande richesse pour elles à qui le café était interdit.

Depuis qu'elles ont l'eau courante à la maison—parfois seulement dans la cour et presque toujours uniquement l'eau froide—elles n'ont plus l'occasion de se rencontrer plusieurs fois par jour. Aussi s'arrangent-elles pour avoir quelque course à faire à l'épicerie. Jamais elles n'achètent d'un seul coup tout ce dont elles estiment avoir besoin pour la journée. Elles «oublient» tantôt une boîte de lessive, tantôt une bobine de fil... Mais elles retournent rarement elles-mêmes chez l'épicière. Ce serait perdre du temps et, surtout, on dirait d'elles qu'elles passent leur vie sur les chemins. Elles envoient leurs enfants qui, avec l'objet acheté, rapportent aussi les nouvelles de l'après-midi.

L'adduction d'eau a été le premier coup porté à la sociabilité féminine après la disparition des veillées, due sans doute pour une part à la suspicion régnant entre les familles à la fin de la Guerre civile, mais aussi à la relégation des vieux dans cette société où il devenait chaque jour plus nécessaire d'être au courant des nouvelles techniques de production. Car les veillées, outre leur vocation ludique, avaient pour but, comme partout ailleurs, de transmettre tradition et savoirs.

L'eau courante dans la maison, restreignant le droit des femmes à quitter leur foyer, survenait à un moment où la main-d'oeuvre féminine, toujours utile dans le procès de production y était toutefois moins nécessaire qu'auparavant. Il restait peu de terres à défricher (quelque champ non cultivé acheté à un voisin émigré et labouré au motoculteur), les arbres étaient moins exigeants en travail que la polyculture d'autrefois, les machines remplaçaient petit à petit le nombre des bras. Avec l'amélioration de la condition économique des Pouriani, les maisons devenaient plus coquettes, la nourriture se diversifiait et requérait une élaboration quotidienne plus longue; les enfants, moins nombreux par famille, exigeaient une surveillance plus attentive, si bien que les femmes consacraient davantage de temps à la reproduction de la force de travail qu'à la production proprement dite. Depuis environ cinq ans, la plupart des jeunes femmes nées à Pouri se dispensent même totalement d'aller aux champs, leur mari pouvant s'offrir les services d'un voisin rémunéré à la journée. Les garçons moins fortunés épousent des filles venues de villages très pauvres, qui ne rachignent pas à la tâche. Les jeunes Pourianiens, sur la mentalité desquelles nous reviendrons ultérieurement, diffèrent considérablement de leurs aînées qu'elles traitent de vieux jeu: «*πάνε μέ τά παλαιά τά μυαλά*» (*páne me ta palaiá ta myalá*,

11. Cf. en particulier les travaux de I. Beopoulou sur Trikeri (thèse en cours).

elles ont des cervelles de vieux). Celles-ci se voient mal rester à la maison où elles se sentiraient enfermées; elles préférèrent aller se fatiguer aux champs. Elles veulent «respirer» et «transpirer». C'est la sueur qui donne sa valeur aux choses et en particulier sa saveur au pain qu'elles pétrissent toujours elles mêmes.

Les plus jeunes ont été habituées dès l'âge de sept ans à rester assises sur les bancs de l'école et à garder les mains blanches; elles appartiennent à la génération du transistor. Les transistors, introduits au village par les jeunes gens qui s'engagent dans la marine marchande le temps de réunir la somme nécessaire à la dot de leur soeur, se sont répandus dans tous les foyers. Depuis le début des années 50, pas une femme, pas une jeune fille, si elle reste à la maison, ne manque d'écouter le feuilleton qui, de 10 à 11 heures du matin, raconte l'amour, la jalousie et la mort d'héroïnes à la morale parfois vacillante mais que justifie toujours l'intensité de leurs sentiments. C'est une nouvelle image du couple que répandent les mass media et particulièrement maintenant la télévision qui diffuse d'interminables séries sentimentales, américaines souvent mais aussi nationales, où l'entente entre époux ou amants est primordiale et où, si jalousie il y a, elle est provoquée davantage par le désir que par l'honneur bafoué. La femme-objet, mince, sortant de chez le coiffeur qui vient d'exécuter un brushing sur ses cheveux mi-longs, femme aux mains douces, aux longs ongles vernis, se réfugiant le cas échéant dans la tendresse de ses enfants, ce type, décrit à longueur de séquences, devient un modèle pour la villageoise qui jusqu'alors mesurait sa valeur à sa vaillance et sa vaillance au nombre de ses kilos, à l'abondance de ses varices ou de ses engelures, et à la dîreté des châtimens corporels qu'elle infligeait à ses enfants.

Si la radio a rattaché les paysans au monde extérieur et brisé leur isolement, l'introduction de la télévision au village s'est, dans un premier temps, une fois encore, faite au détriment des femmes. En effet, au début des années 70, la junte militaire au pouvoir a accordé des modalités de paiement très avantageuses aux tenanciers de café pour l'achat de postes de télévision. En un an, les neuf cafés de Pouri en ont été pourvus. Or seuls les hommes vont au café—sauf le dimanche après-midi où éventuellement ils peuvent y emmener leur famille. Aussi, pendant deux ou trois ans, fascinés par cette distraction nouvelle, les hommes restaient-ils au café jusqu'à la fin des émissions, quelles qu'elles fussent, c'est-à-dire jusqu'à une heure du matin, au lieu de rentrer chez eux vers 10 ou 11 heures du soir en été et 8 ou 9 heures en hiver. La femme pendant ce temps-là était sur le pied de guerre à la maison. Pas question de sortir: si son mari rentrait à l'improviste et ne la trouvait pas prête à lui servir le dîner, malheur à elle! De même si elle s'était endormie de fatigue, c'est les jambes couvertes d'ecchymoses qu'elle se serait montrée à l'église le dimanche suivant. Car s'il est un chapitre sur lequel un

homme à Pouri est intraitable, c'est bien celui du service de table que doit effectuer sa femme pour lui, au moment même où il l'exige. N'est-ce pas en effet à cette occasion que s'actualise quotidiennement, dans les attitudes et les gestes, la supériorité du maître et la soumission de la servante?

Les femmes ont donc vécu pendant deux ou trois ans de longues soirées d'isolement. Puis la télévision est devenue le cadeau quasi obligatoire du parrain à son fils qui se marie ou du jeune marin à ses parents, et aujourd'hui plus du quart des ménages ont un poste. Lorsque c'est le cas, même si son mari rentre tard, la femme a la possibilité de se distraire. Encore que bien souvent l'un des garçons de la famille confisque les émissions à son profit aux heures où le foot-ball est à l'affiche.¹² Celles qui ne possèdent pas de téléviseur peuvent, en raison inverse des exigences de leur mari, se rendre plus ou moins fréquemment chez une parente ou une voisine; pourtant nombreuses sont celles qui ont renoncé à ces visites: elles sont gênées de s'imposer chez les autres maintenant que l'événement a perdu de sa nouveauté et, de toute façon, leur présence n'empêche pas les adolescents de choisir des programmes qui ne les divertissent guère; car le premier moment de vive curiosité passé, elles se sont désintéressées des films parlant américain dont les sous-titres filent trop vite pour qu'elles aient le temps de les épeler. En outre, devant une télévision, on ne peut rien faire de ses dix doigts, alors qu'en écoutant la radio, on peut cuisiner, coudre, laver, repasser, balayer... Enfin leur mari n'attend plus pour rentrer que la dernière émission soit terminée. Il est blasé lui aussi. Seuls le sport et les informations captent réellement son attention. Parfois un film folklorique avec danses, musique et costumes traditionnels exhumés pour la circonstance. Mais surtout, la supériorité que les hommes tiraient d'un nouveau moyen de connaissance et de lien avec l'extérieur a disparu avec l'entrée des téléviseurs dans les familles.¹³

Transistors, télévision, magnétophones à cassette, juke-boxes ont envahi le village. Il n'est jusqu'aux amplificateurs montés sur la camionnette des marchands ambulants ou sur le bouzouki de quelque adolescent encore vert dans l'art de ce difficile instrument, qui ne vienne troubler l'image que se fait le citadin du calme des campagnes. L'heure sacro-sainte de la sieste

12. Il convient de noter que les filles se montrent passionnées de foot-ball, connaissent les joueurs et savent apprécier une belle action. Sans doute faut-il y voir une possibilité pour elles de s'identifier, le temps d'une émission, avec les garçons dont les droits et distractions sont beaucoup plus étendus que les leurs.

13. Signe que la télévision n'exerce plus de fascination mais reste un instrument de prestige: il n'est pas rare qu'elle soit allumée dans le salon (pièce où l'on ne vit guère mais où l'on reçoit les hôtes les jours de fête et où sont exposés les objets de valeur et les photographies de la famille), cependant que la radio dans la cuisine lui fait concurrence et que les conversations suivent leur cours habituel dans cette même cuisine... un ton plus haut toutefois afin de couvrir la cacophonie.

estivale, entre la Saint-Georges et la Saint-Dimitrios, se transforme en une lutte, perdue d'avance, des parents contre le bruit que font leurs enfants.¹⁴

À côté de ces machines de loisir se sont également multipliées celles qui facilitent le travail agricole. Nous avons vu que certains Pouriani possédaient un motoculteur (7 en 1977), une camionnette (5 à la même date); presque tous les bûcherons disposent aujourd'hui d'une tronçonneuse; les pulvérisateurs se modernisent... La mécanisation entraîne d'importants investissements pour les ménages, mais, nous l'avons dit, elle permet aux femmes d'économiser du temps pour les travaux domestiques.

Ces travaux sont devenus plus lourds: les maisons se sont agrandies, certaines (une dizaine sur quelque deux cent) ont même une salle de bains. Le sol, autrefois de terre battue, est recouvert de carrelage et de tapis. On change les draps une fois par quinzaine. Les enfants doivent être correctement vêtus pour aller à l'école: il n'est plus question, comme au début du siècle, de porter tous les jours le même costume et de le retourner le dimanche pour lui donner l'air propre. Il faut dorénavant laver, repasser, offrir des menus variés—sans plus tenir compte des carêmes, du moins pour les hommes et les enfants.

Mais pour aucune de ces tâches, les Pouriani ne jugent nécessaire d'investir. N'oublions pas que toute la gestion économique de la maisonnée est entre les mains des hommes. Hormis la poudre à laver, qui a remplacé la cendre, le butagaz à deux trous, qui vient compléter la cuisinière à bois en hiver et le four à pain en été, hormis dans certains cas le fer électrique qui a pris la place du vieux fer à braise, ni aspirateur, ni mixer, ni rape mécanique, ni même un instrument pour couper ail, oignon et persil qui hâchés menu entrent dans la composition de tant de plats, ni, *a fortiori*, machine à laver ne sont venus faciliter le travail de la ménagère. Elle continue à balayer sa maison et sa cour courbée sur un balai de crin sans manche, peu adapté au nouveau matériau; si on lui demande pourquoi tout au moins elle n'y met pas un long manche, elle répond qu'elle a toujours fait ainsi et qu'elle débuse mieux la poussière; elle continue à battre *taramá* et *skordhalía* (deux plats qui se montent à la façon de la mayonnaise) avec un pilon de métal: il faut bien une demi-heure d'effort intense pour en faire des produits onctueux, alors qu'avec un mixer, elle obtiendrait le même résultat en cinq minutes et sans fatigue et, avec un simple fouet mécanique, un bon quart d'heure mais, malgré tout, moins de douleur dans les bras...

Quant à la lessive, elle se fait dehors, dans un bac de bois qu'on remplit d'eau chauffée dans un chaudron

contenant bien trente litres. On rince à l'eau froide, quelle que soit la température ambiante, souvent proche de 0° en hiver. Comme la lessive ne se fait qu'une fois tous les quinze jours (en hiver une fois par mois), c'est une entreprise qui dure souvent plus de huit heures d'affilée et dont les femmes sortent recrues de fatigue. Mais les hommes ne veulent pas acheter de machine à laver. Même dans les ménages les plus aisés, même si leur femme a de l'eczéma et ne supporte pas les détergents, ils disent: «Pourquoi l'ai-je épousée si ce n'est pour qu'elle lave?» Cette obstination montre que, certes, ils n'ont pas conscience du travail ainsi inutilement investi; mais pourquoi comptabiliseraient-ils une activité non productive dans une société où l'ardeur au travail, plus que la richesse, confère l'honorabilité?¹⁵ Et surtout, la femme, associée dans leur esprit à la souillure, en s'étendant à laver de ses propres mains, ne rachète-t-elle pas une partie de ses péchés? Car c'est bien une image de l'humilité qu'offre la femme cassée en deux lors de la lessive comme du balayage. Y aurait-il là, ainsi que l'a fait remarquer B. Vernier pour les Pomaques,¹⁶ une volonté de réserver aux femmes les travaux qui ne lui permettent pas de se dresser et de revendiquer ainsi un honneur inhérent à la masculinité? Sans qu'il soit possible de systématiser autant que pour la population étudiée par B. Vernier, puisque les travaux agraires à Pouri ne sont pas rigidelement différenciés par sexe—encore que, lors de la récolte des fruits, par exemple, ce soient les hommes qui grimpent aux arbres et les femmes qui, assises par terre, sont penchées sur les cageots dans lesquels elles emballent les fruits—, on ne peut minimiser la sensation d'écrasement que l'on éprouve à observer ces gestes traditionnels.

Il n'y a au village que deux machines à laver. L'une appartient au secrétaire de la coopérative de bois. Cet homme, salarié, a été au lycée. Il a épousé une femme de la ville qui a trois enfants en bas âge. L'autre a été offerte à sa femme par un agriculteur qui loue des chambres à la nuit ou au mois aux gens de passage. Pendant une année entière, sa femme a lavé à la main, outre le linge de la famille et des trois instituteurs qui logeaient chez elle, quatorze paires de draps et serviettes de toilette par semaine: ceux des deux chauffeurs d'autocar—jamais les mêmes deux fois de suite—qui passaient la nuit au village en 1975, quand la ligne a été étendue à Pouri. (Depuis les horaires ont changé et le car repart quelques minutes après son arrivée). Cet homme, conscient de la pénibilité du travail de sa femme, avait néanmoins jugé plus urgent d'acheter un téléviseur et d'augmenter la capacité d'accueil de sa maison en aménageant cinq nouvelles chambres à l'étage. Sa femme, qui a 45 ans, ne s'en est jamais plainte. Elle respecte trop les choix de son mari et ressent une grande fierté à le seconder du mieux qu'elle

14. Les garçons, en particulier ceux qui vont au lycée, n'offrent plus aucune marque visible de respect à leurs parents qu'ils traitent d'illétrés et dont ils se moquent volontiers. La guerre du bruit n'est qu'un exemple parmi d'autres.

15. Cf. M.-E. Handman, «En Thessaïe...», *art. cit.*

16. Cf. *art. cit.*

peut dans tous les travaux, même les plus durs. Ses aînées et ses contemporaines l'estiment pour cela. Les jeunes disent que pour rien au monde elles ne voudraient mener sa vie, se voir les jambes couvertes de varices, la respiration coupée par l'asthme à chaque pas, ne jamais connaître un jour de repos. Non, quitte à être traitées de paresseuses par la génération qui les a précédées, les jeunes ne consentent à rester au village qu'à la condition de pouvoir y mener une vie assez semblable à celle de la femme au foyer des villes.

En 1977, un père interdit à sa fille de quinze ans de retourner à l'école de tapisserie où elle est inscrite¹⁷ parce que sa nièce, âgée de dix-sept ans, y a reçu une lettre d'amour; elle s'en est ouverte à des amies; la chose a fait le tour du village et son oncle l'a jugée assez grave pour retirer sa progéniture d'un lieu où la vertu des filles est si mal garantie.

La même année, une fille de vingt-cinq ans décide, avec l'accord de ses parents, de tomber enceinte pour hâter son mariage avec un gendarme de Chalcidique.

La première n'a jamais quitté le village et a peu de chances de se rendre seule à Volos avant son mariage, bien qu'elle y ait de la famille. Il est fort probable que son père lui choisira un mari ou que, tout au moins, elle ne s'unira pas sans son consentement plein et entier.

La seconde, depuis qu'elle a quitté l'école à quatorze ans, descend à la ville aussi souvent seule qu'accompagnée et juge les mœurs du village très rétrogrades.

Ces deux histoires pour montrer qu'à Pouri les choses ne changent pas radicalement du jour au lendemain. Entre ces deux attitudes, il y a place pour toutes les nuances possibles. Mais puisque nous nous intéressons ici au changement social, nous essaierons de décrire les nouvelles mentalités, même si elles sont loin encore d'être partagées par l'ensemble de la jeune génération.

La surveillance

Il est un trait de la vie villageoise que jamais les filles n'ont admis de grand cœur mais auquel elles se soumettaient moins difficilement autrefois qu'aujourd'hui, le justifiant par la nécessité de faire d'elles des femmes vertueuses: c'est la surveillance.

De tout temps les filles, plus que les garçons ou les femmes mariées, ont été la proie d'une surveillance tâtilonne de la part de leur entourage. Non seulement elles ne pouvaient sortir de la maison qu'avec l'accord de leurs parents, mais il n'était pas question qu'elles s'éloignent du village, pas plus d'ailleurs que les femmes même âgées, auxquelles leurs maris ont toujours interdit

d'aller, ne fût-ce qu'à Zagora, rendre visite à une parente proche, ou à Chorefto¹⁸ prendre les bains de mer recommandés par le médecin.

Cette surveillance de chaque instant, qui va jusqu'à suivre une fille fiancée si elle est sortie de la pièce commune depuis plus de dix minutes et que l'on ne sait pas «ce qu'elle peut bien être en train de fabriquer», n'a jamais servi à autre chose qu'à donner à la mère un sentiment de domination sur sa fille. Car les parents ne sont pas toujours présents. Naguère ils étaient même souvent absents la nuit durant de longues heures. Et quand le chat n'est pas là, les souris dansent... Combien de jeunes gens ne se sont-ils pas plaints à moi de l'installation de réverbères à Pouri qui rendent presque impossibles les rendez-vous nocturnes?

La surveillance est ressentie comme tellement exaspérante que, chaque fois qu'elle cesse, les jeunes ont le sentiment de prendre une réelle revanche en faisant ce qu'elle est censée interdire. C'est sans doute ce qui explique le nombre de grossesses prémaritales ou d'enfants illégitimes à Pouri où, depuis le début du siècle, près d'une fille sur cinq se marie enceinte, malgré le prix que l'on dit accorder à la virginité. Mais le problème de la virginité, lié au calcul de la dot, déborde par trop le cadre de cet article pour que nous nous y attardions. Disons seulement que si l'objet avoué de la surveillance est la bonne tenue des filles, il n'atteint que très partiellement ce but. En revanche, il remplit parfaitement deux autres rôles: donner à la mère un semblant de pouvoir le temps où sa fille est sous ses yeux, et donner au village l'occasion à la fois de se distraire (car c'est grâce à l'espionnage de tous que sont connus et commentés les faits et gestes de chacun) et de jauger en permanence la cohérence des actes et des valeurs de la communauté.

Les études

De nos jours, les parents sont encore extrêmement réticents à l'idée de laisser leurs filles poursuivre des études au delà de l'école primaire. Sur les cinq ou six élèves de Pouri que leurs parents envoient chaque année au lycée de Zagora, on ne compte au mieux qu'une seule fille dont aucune jusqu'à présent n'a été jusqu'au bout de la scolarité secondaire; pourtant les fillettes sont de bien meilleures élèves que les garçons: elles sont plus disciplinées, plus appliquées; elles font leurs devoirs en rentrant à la maison puisqu'elles ne peuvent aller jouer au foot-ball sur la place et que, si elles ont des frères, c'est eux qu'on enverra garder la chèvre une heure ou

18. Pouri n'a pas de plage. La plus proche, Chorefto, n'est aisément accessible que par autocar et la route fait seize kilomètres. Les médecins recommandent souvent les bains de mer, mais aucun mari n'a jamais laissé sa femme faire une cure d'une quinzaine de bains. S'exposer à moitié nue sur une plage, c'est bon seulement pour les touristes. Certains jeunes couples vont à la plage, en famille, une ou deux fois par été.

17. Pour freiner l'exode rural, la junte a créé de nombreuses écoles de tapisserie dans les villages. A Pouri, on compte une dizaine d'élèves. Payées au noeud, elles gagnent 40 drachmes par jour dans les trois premiers mois, puis de 150 à 200 drachmes par la suite. Elles travaillent cinq jours par semaine.

deux le soir quand les parents n'ont pas pu le faire dans la journée.

Mais on craint la mixité du lycée, les trajets en car hors du terroir, l'indépendance d'esprit que le savoir procure. N'a-t-on pas déjà vu combien les lycéens ont pris d'insolence vis-à-vis de leurs parents? Donner de l'instruction aux filles, ce serait leur donner du pouvoir et, cela, à Pouri, aucun père n'y tient.

C'est aussi la raison pour laquelle on ne leur enseigne aucun métier. Les dix élèves de l'école de tapisserie apprennent certes une technique, mais qui ne saurait leur servir en dehors du village; de toute façon, l'apprentissage est si mal payé que l'argent ainsi gagné —et dont elles rendent compte à leurs parents—peut tout juste servir à acheter une ou deux pièces supplémentaires à leur trousseau.

Plus rentable est le métier de couturière, qu'une quinzaine de jeunes filles exercent à l'intérieur du village ou même à Zagora. Celles-ci ont une plus grande liberté de mouvement: elles vont de maison en maison, leur horaire n'est pas surveillé, et même si tout écart de trajet est immédiatement connu de tout le village, elles s'estiment heureuses d'avoir à qui parler, de connaître de près les autres familles et de servir en quelque sorte de gazette à leurs concitoyens. Celles qui ont bonne réputation sont plus vite cotées sur le marché matrimonial et leurs parents reçoivent de nombreuses demandes en mariage qui, chaque fois, mettent de l'animation dans la famille. Certaines ont mauvaise réputation; il est vrai qu'elles profitent de leur liberté de mouvement (mais elles ne sont pas les seules), pour offrir aux garçons qui souffrent de «faim sexuelle»,¹⁹ la possibilité de prendre leur mal en patience jusqu'au mariage. Elles sont dépréciées sur le marché matrimonial local mais finissent par se marier hors du village et moyennant une forte dot.

Le métier de couturière n'est toutefois que la pratique permanente et plus diversifiée d'une technique que doit posséder toute bonne maîtresse de maison, et ne requiert pas un savoir nouveau. Les jeunes filles l'abandonnent en se mariant. Elles ont simplement participé plus que d'autres à la confection de leur propre trousseau.

Depuis qu'on ne se place plus comme domestique à Volos, c'est à dire depuis la guerre, et jusqu'en 1977, pas une jeune fille n'avait été envoyée en apprentissage à la ville. Lors de mon dernier séjour, en mai 1977, une seule espérait pouvoir apprendre le métier d'infirmière pour venir, éventuellement, l'exercer au village. Ses parents n'y étaient pas opposés. Elle fait partie des jeunes qu'on autorise à descendre à Volos plusieurs fois par an.

Les femmes qui vont à la ville

Certaines jeunes filles en effet et aussi quelques femmes mariées—plus rarement les femmes d'âge mûr—ont obtenu de leurs parents ou de leur mari le droit de descendre à Volos faire des courses. A l'origine de ces déplacements: l'accroissement de la demande médicale. Depuis 1968, date où la sage-femme du village a abandonné son métier après la mort en couche d'une de ses pratiques, les femmes vont accoucher à Volos et, par suite, préfèrent être suivies par des médecins de la ville, sauf pour les soins courants qu'un médecin de campagne assure sur place.

Mais ce sont surtout les nécessités de l'habillement qui les poussent à descendre: la façon de s'habiller est entrée dans le champ de la compétition des familles pour le prestige. On se doit d'avoir une nouvelle robe à Pâques et au Jour de l'An, à un mariage ou à un baptême. Et il est devenu presque aussi bon marché de s'habiller en articles de confection que de se faire faire une robe par l'une des couturières du village. La confection ne s'est répandue en Grèce que depuis une dizaine d'années et les femmes jeunes, dont l'alimentation ne consiste plus essentiellement en pain et légumes secs, peuvent s'offrir la joie d'emporter sans retouche une robe à la mode. De même, les chaussures: il n'existe plus à Pouri de cordonnier fabriquant des galoches pour tout le monde. Enfin, il y a l'habillement des bébés et des enfants. L'époque est bien révolue où ils portaient pour l'école, les jours de pluie, avec un sac à pommes de terre en guise d'imperméable.

Bref, si le mari est toujours responsable des achats d'intendance pour l'année (il descend à Volos après la vente de la récolte et rapporte toutes les denrées non périssables dont la maison aura besoin jusqu'à l'automne suivant: farine, riz, huile, sucre, café, produits d'entretien, etc), de plus en plus nombreuses sont les femmes ou les jeunes filles (près du quart de l'effectif villageois) qui s'installent à la ville pour une semaine chez une parente et «font les magasins», vont au cinéma, sortent le soir faire une promenade le long du port—alors qu'au village, la promenade vespérale par groupes de deux ou trois, si fréquente en pays méditerranéen, est rigoureusement interdite: s'y livrer serait faire preuve de *πονηρία* (*poniria*, ruse, absence d'innocence).

A l'occasion de ces courses, il faut que les hommes se montrent généreux pour qu'il ne soit pas dit en ville que les paysans sont de pauvres hères et pour que les achats effectués, commentés au village dès la sortie de l'autocar, justifient aux yeux de tous l'absence des voyageuses. Néanmoins, cette générosité n'est pas toujours spontanée; elle ne se montre parfois qu'après de houleuses discussions au cours desquelles les femmes ont tout le loisir de mesurer leur dépendance. Aucune ne possède d'argent en propre puisqu'elles remettent à leur

19. L'expression est utilisée par les jeunes eux-mêmes qui disent étouffer au village à cause de cela. Ils ne font bien souvent leurs premières expériences sexuelles qu'au moment du service militaire.

mari la presque totalité de ce qu'elles gagnent lorsqu'elles participent aux travaux de récolte. A supposer qu'elles conservent leurs salaires par devers elles, elles doivent justifier leurs dépenses. Quoi qu'il en soit, même lorsqu'elles reprochent à leur mari leur ladrerie, elles ne contestent pas leur rôle de «ministre des finances».

Ces vacances citadines donnent matière à comparaison; les jeunes filles supportent de plus en plus mal qu'au village on leur interdise la compagnie des garçons, alors qu'à Volos elles sortent en bandes. Elles ne veulent plus accepter un mari qu'elles n'ont jamais vu pour la seule raison qu'il se sera mis d'accord avec leur père sur le montant de la dot. Elles veulent choisir.

L'amour et l'ennui

Jusque dans les années 70, il n'était pas question pour une fille de choisir. Et tout le village se souvient des deux seuls cas—pour la période 1900-1970—où des filles ont réussi à rompre des fiançailles qui leur déplaisaient. Il se souvient aussi des cinq raptus survenus dans la même période. Le rapt était le seul moyen pour une fille d'imposer le candidat de son choix. Il n'entraînait pas systématiquement le renoncement à la dot, ce qui le différencie nettement des «raptus» italiens, arrangés par les parents pour marier leur fille sans bourse délier. Car une fois les enfants mariés, une réconciliation, même tardive, était toujours possible, ce qui s'est produit à Pouri dans trois des cas sur cinq.

Maintenant, il n'est plus besoin de cacher ses sentiments. La fille tient tête à son père. Il n'est pas rare qu'elle soit rouée de coups pour cette prétention, mais elle finit par gagner. Le mariage d'amour devient licite alors qu'autrefois, s'il arrivait que deux jeunes parvinssent à s'épouser, ils osaient à peine avouer qu'ils éprouvaient de la «sympathie» l'un pour l'autre, terme qui atténuait toute l'impudeur contenue dans celui d'amour.

Mais sympathie ou amour, l'intérêt n'a pas perdu ses droits et la dot est toujours au centre de l'alliance. Si les filles trouvent détestable d'être mises en balance pour un champ de pommes ou quelques pieds d'oliviers, elles n'en considèrent pas moins que seule la dot leur offre l'assise qui leur permet de s'installer dans la vie et elles ne remettent absolument pas en cause son principe.²⁰ Il arrive même, si une fille trouve sa dot insuffisante, qu'elle décide d'attendre un enfant avant d'être mariée, afin de faire pression sur son père: «Donne plus, ou

mon fiancé m'abandonnera et la famille sera déshonorée». Ce genre de chantage entraîne en général de mémorables bagarres entre père et fille ou père et futur gendre qui se terminent parfois à l'hôpital; mais le père, pris entre la nécessité de garder quelque chose pour l'héritage des fils et l'honneur de sa maison, finit souvent par céder. Il ne m'a pas été possible d'apprendre si cette tactique est utilisée depuis longtemps. Elle ne paraît pas imaginable dans le contexte familial d'antan, tel qu'il m'a été décrit par les personnes d'âge mûr, mais il est très difficile de savoir si elles n'idéalisent pas quelque peu les relations respectueuses qui existaient alors entre parents et enfants. A les entendre, les ruses féminines qui visent à récupérer subrepticement un certain pouvoir sur leur propre destinée, n'auraient jamais existé. Ce serait la conséquence du relâchement des mœurs, de la paresse des jeunes qui veulent tout posséder sans travailler, coupent les cheveux des filles et laissent pousser ceux des garçons... Je crois pourtant que ce type de ruse n'est pas nouveau. Ce qui l'est, en revanche, c'est que les jeunes en parlent plus ouvertement et qu'ils n'affichent aucun respect pour la génération qui, par sa rigidité, les pousse à agir de la sorte.

Comme par le passé, le mariage est pour une fille le moment le plus exaltant de sa vie. Si elle a choisi son époux, ce n'est plus l'inquiétant saut dans l'inconnu; c'est même parfois le départ attendu d'une maison où elle est en perpétuel conflit. Elle va accomplir sa mission sur cette terre en créant un nouveau foyer dont elle s'imagine que l'amour le rendra merveilleux. Mais la vie qui l'y attend n'est pas toujours à la mesure de ses rêves.

Sans doute a-t-elle moins peur de la sexualité que sa mère—pour qui «faire l'amour» se dit «besogner», ce qui en dit long sur la marge laissée à l'érotisme dans les relations sexuelles—mais elle est entrée dans la phase où les jeunes couples désirent au plus deux enfants ne connaissent pas d'autre moyen anti-conceptionnel que l'abstinence ou le *coïtus interruptus*. Il m'a été très difficile de savoir si les jeunes mariées étaient satisfaites de leur vie sexuelle. Celles qui m'en ont parlé l'ont fait pour s'en plaindre: elles disaient que l'amour était plus agréable pour les hommes que pour les femmes, qu'elles craignaient de tomber enceintes, et qu'il fallait toujours accepter quand l'homme le voulait.

Les hommes, eux, considèrent que l'acte sexuel est réussi s'ils ont eu cinq ou sept coïts consécutifs (les chiffres avancés sont toujours les mêmes), ce qui—aux dires des urologues—est physiologiquement impossible, à moins de pouvoir y consacrer plus d'une dizaine d'heures, d'être en pleine forme physique et en état de manque prolongé. Ils ne parlent jamais de donner du plaisir à leur femme; leur discours rappelle beaucoup ce que décrit Tahar Ben Jelloun pour le Maghreb dans son livre *La plus haute des solitudes*. Au chapitre «Une sexualité conçue par et pour les hommes», il note: «La virilité est mythifiée. Elle est évaluée quantitativement

20. Jusqu'à présent, la dot est inscrite dans la loi grecque comme une obligation. Elle n'a jamais été officiellement contestée par les partis politiques de gauche, qui défendent pourtant l'égalité entre les hommes et les femmes, en matière de salaires notamment—jusqu'au récent débat (1979) suscité par la mise en place d'un comité gouvernemental chargé d'harmoniser le Droit civil (qui fait de la femme une mineure) et la Constitution (qui reconnaît l'égalité de tous).

et non qualitativement. Elle est confondue avec la puissance physique...»,²¹

Cependant les jeunes femmes de Pouri sont d'autant plus disponibles pour l'amour qu'elles ont attendu toute la journée un mari qui tarde à rentrer (parce qu'il va au café, et arrive fatigué de travail ou d'alcool) et qu'elles ont commencé à entrevoir, au travers des mass media et de leurs discussions à la ville, qu'une femme peut aussi éprouver du plaisir. Sans savoir exactement ce qui leur manque (question que leur mère n'avait guère le loisir de se poser), elles se sentent mal à l'aise et un peu déçues. D'autant plus que bien souvent leurs relations avec leur mari sont tendues pour des raisons que nous examinerons plus loin.

Comme la jeune femme n'a pas de métier, comme elle ne sait plus tisser et ne travaille plus la terre, elle ne crée rien de concret, si ce ne sont des plats cuisinés et, bien entendu, des enfants. Le champ de ses intérêts s'est donc rétréci. On dira qu'elle consacre plus de temps à ses enfants et qu'elle leur prodigue plus de tendresse qu'elle n'en a reçu! Il est vrai que jadis les enfants en bas âge ne vous embarrassaient guère: on les laissait seuls à la maison ou on les prenait aux champs avec soi. Les accidents étaient nombreux, mais la vie avait moins de prix qu'aujourd'hui. Maintenant, on craint pour eux jusqu'au moindre courant d'air—si bien qu'on ne sort jamais un bébé entre novembre et mars: on le tient chaudement emmaillotté auprès de la cuisinière. On le change trois fois par jour mais, s'il n'a fait qu'uriner, on ne le lave pas; aussi les bébés ont-ils souvent les fesses entamées; ce qui peut expliquer les pleurs interminables que les mères ne savent comment calmer et qui les conduisent parfois à battre leur nourrisson. Pourtant ces jeunes mères répugnent au châtimement corporels qu'elles ont eu à subir, comme d'être accrochées pieds et poings liés à la poutre transversale de la cuisine, ou pendues par les pieds à un arbre... châtiments qui donnaient au parents le sentiment d'accomplir pleinement leur devoir éducatif. Maintenant on n'ose plus être si dur. L'enfant a droit non seulement à la tendresse, mais à tout ce qu'il réclame. Pourquoi lui refuser puisqu'on a de quoi lui donner? L'enfant est devenu le roi de la famille; il est devenu si exigeant, si peu obéissant qu'on a envie de le battre. Et les gifles pleuvent plus souvent qu'à leur tour. Seulement la maman a mauvaise conscience. Elle juge néfastes les recettes d'autrefois mais n'en connaît pas de nouvelles qui seraient à la fois douces et efficaces.

Il faut aussi s'occuper encore un peu des jardins potagers, du moins ceux qui sont à proximité; mais ce sont des tâches qui rappellent trop le Pouri des parents et qui sont faites à contre-cœur. Ces femmes ont perdu le contact avec la nature. Elles ne connaissent plus, par exemple, les multiples herbes sauvages que leurs mères

ramassent au printemps pour accompagner les plats de viande et de poisson—et qu'en temps de disette on mangeait telles quelles. Elles ne cherchent pas à compenser cette perte par des occupations nouvelles, comme par exemple prendre des responsabilités dans le Syndicat des agriculteurs du Pélion nord-oriental qui s'occupe de questions professionnelles mais aussi culturelles. De toute façon, son siège est à Zagora et jusqu'à présent il ne regroupe que des hommes, à l'exception de deux veuves, chefs de famille. Elles ne cherchent pas non plus à entrer au conseil municipal qui, de mémoire de Pourianos, n'a jamais compté que des hommes. Comment d'ailleurs pourraient-elles se faire admettre dans cette sphère du pouvoir par excellence qu'est la politique?

Leurs occupations se réduisent à tenir leur ménage le mieux possible, ainsi que les fleurs de leur jardin, puisque propreté et beauté des cours font partie de la compétition entre maîtresses de maison; mais cela ne suffit plus à donner un contenu à leur vie. Malgré la télévision—ou à cause d'elle—, elles s'ennuient. Les mois qu'elles passent au village ne sont que de mauvais succédanés de ceux qu'elles pourraient passer en ville. Au village: pas de boutiques, pas de cinéma, pas de *bouzoukia* (café-concert), pas même un lieu où promener et faire admirer son bébé—un landeau ne pourrait rouler sur les *kaldirimia*, les chemins muletiers hérissés de pierres pour éviter aux mulets de glisser.

Même les fêtes villageoises ont perdu de leur attrait. D'abord les jeunes ne croient plus à leur vertu magique; ce ne sont plus que des divertissements; et ensuite ce ne sont pas des divertissements très plaisants. Ainsi on n'y joue que de la musique démotique, âpre, dure, tragique même, qui rappelle la vie d'antan, et non ces *laika*, chansons de variété, à la forme sirupeuse et au contenu proche des romans-feuilleton de la radio.

Alors on tue le temps en buvant ou en fumant en cachette, parfois au cours d'une visite à une amie qui se trouve dans la même situation.

Il ne reste en somme à ces femmes pour se distraire que le bon vieux *kotsobolió* (commérage) qui a fait et continue à faire la distraction de leur mère et de leur grand-mère. Comme les anciennes, elles épiètent les faits et gestes des uns et des autres, et vont les colporter à leur famille ou à leur voisinage. Comme les anciennes, à l'écoute d'un bruit sur le chemin, elles soulèvent rapidement le rideau pour voir qui passe, en quelle tenue, et en déduire qu'Anna ou Maria va rendre visite à sa tante ou à sa marraine. Comme les anciennes, elles répètent inlassablement la même histoire à chaque nouvelle personne qui voudra bien l'entendre, afin que personne n'en ignore... et comme les anciennes, elles seront les premières à se plaindre du manque d'intimité et d'anonymat qui règne au village.

L'intimité en effet est liée à la conception bourgeoise et non pas villageoise de la famille. Elle est liée à la valo-

21. Paris, Ed. du Seuil, 1977, p. 56.

risation de l'amour. Or même si celui-ci n'est plus aussi décrié, il n'a pas encore acquis totalement droit de cité. On admettra toutefois maintenant que de jeunes mariés se regardent d'un air sinon langoureux du moins complice, se tiennent même par la taille ou par les épaules, gestes impensables il y a seulement cinq ans, où toute démonstration de tendresse entre époux ou entre parents et enfants était proscrite en public.

On ne tolérait ce genre d'expression que de femmes entre elles ou d'hommes entre eux. Amies ou parentes pouvaient, et peuvent toujours, passer une demi-heure ou une heure sur le divan de la cuisine, la tête de l'une sur le ventre de l'autre, ou encore enlacées, à discuter pendant que la mère prépare le repas. Si elles se rendent ensemble à la messe, à une fête ou à un enterrement, c'est bien serrées bras-dessus, bras-dessous. Elles se palpent le corps lors de l'essayage d'une robe ou pour mesurer de leurs propres mains si l'une ou l'autre a maigri ou grossi. Aucun de ces gestes n'est équivoque à leurs yeux, mais ils apparaissent tels à une occidentale citadine du dernier quart du XXe siècle, habituée aux évitements entre individus du même sexe. Cependant, il ne semble pas que ces familiarités aient jamais débouché sur une homosexualité féminine déclarée. Je n'en ai jamais entendu parler et je pense que cela tient d'une part à ce que les femmes n'y voient aucunement l'expression de leur sexualité, et d'autre part à leur peur même de la sexualité, dont on leur a dit et répété qu'elle était un mal nécessaire que seul purifiait l'enfantement, peur qui les empêcherait, en eussent-elles le désir, de passer à des actes plus sérieux.

En revanche, on m'a cité des cas d'homosexualité masculine déclarée, appartenant à un passé relativement lointain: avant la Seconde Guerre mondiale. Les «coupables» avaient été chassés du village, car la société pouriani regarde l'homosexualité comme une perversion déshonorante. Cependant, les hommes aussi ont entre eux des attitudes qui paraissent équivoques à l'étrangère qui les observe. Particulièrement lorsqu'ils dansent, mais en d'autres occasions également; ils se passent la main dans le cou, autour des épaules, sur les fesses, et plus leur attitude est ambiguë, plus le public est fier d'eux. On les traite alors de μάγκας (*mangas*), terme utilisé dans le «milieu» pour désigner «un dur» mais que les non-marginaux emploient pour stigmatiser celui qui veut faire le malin, et de πούστης (*poustis*, homosexuel passif). Ces deux termes appartiennent au vocabulaire de l'affront s'ils sont dits sur un ton injurieux et au vocabulaire de la tendresse s'ils sont dits sur un ton affectueux.

Cette homosexualité latente²² qui affleure dans les rapports publics entre hommes est sans doute le corol-

22. Cette homosexualité latente n'est pas propre à Pouri. Elle trouve souvent à se déclarer lors des permissions militaires. Il existe aux alentours des garnisons, en Grèce, une prostitution masculine qui entraîne certains jeunes à des pratiques que le village refoule.

laire de la ségrégation rigide des sexes. Elle est peut-être aussi le résultat des liens privilégiés qu'entretiennent les mères avec leurs fils.

Mère et fils

Mettre au monde un fils, c'est mettre au monde un être *a priori* supérieur et auquel on n'aura pas à constituer de dot. Mettre au monde une fille est toujours considéré comme une calamité, même si l'on sait qu'on aura besoin de son aide dans la maison jusqu'à son mariage. Combien de Pourianès n'ont-elles pas été battues à la naissance de chacune de leurs filles, puisque la femme est supposée être responsable du sexe de l'enfant à naître?

Les mères font preuve de plus de sévérité à l'égard de leurs filles que de leurs fils dont elles admettent les insolences et qu'elles servent comme s'ils étaient déjà des hommes, quel que soit leur âge. Lorsque le garçon de douze ans passe sous le contrôle direct de son père, il essaie de résister à son pouvoir en entraînant sa mère avec lui. Ils forment ensemble un front contre l'autorité paternelle. Sa mère le console des punitions reçues, vole à son mari de menues monnaies pour couvrir ses dettes au tabac²³ ou au café, tait les bêtises qu'il est encore possible de dissimuler, etc.

Cette complicité, qui n'empêche pas le fils de se montrer blessant à l'égard de sa mère, ne se dément plus par la suite et, lorsqu'il sera marié, que son père aura cessé son activité agricole et aura moins de superbe à l'égard de son entourage, la mère exercera enfin un certain pouvoir, médiatisé par son fils, sur sa bru. Pouvoir d'autant moins direct que la norme veut que les enfants mariés ne cohabitent pas avec leurs parents, mais vivement ressentit comme oppressant par la bru: la mère juge de tout dans le nouveau ménage, depuis la façon d'arranger les fleurs du jardin, jusqu'à celle de langer les bébés, en passant par l'habillement, la nourriture, bref tout ce qui aux yeux de la jeune femme devrait ne dépendre que d'elle seule. Les querelles de ménage sont bien souvent dues au fait que le jeune mari soutient sa mère, qui tant de fois lui a évité d'avoir à prendre ses responsabilités, contre sa femme qu'il connaît à peine et en qui il n'a guère plus confiance que dans n'importe quelle autre jeune créature de sexe féminin. Les conflits entre bru et belle-mère sont encore souvent très vifs à Pouri où il arrive qu'ils se règlent à coups de pierres.

Dans certains ménages le conflit est avivé par le fait que la bru ne travaille pas aux champs. Elle est vue comme une bonne à rien; ailleurs, au contraire, la belle-mère se sent pleine d'admiration pour ces jeunes femmes modernes qui savent ne plus être des «esclaves»; elles s'en réjouissent et se montrent timides en face d'elles. Mais, là encore, les nuances sont nombreuses et

23. Les pères n'admettent pas que leurs fils fument avant le service militaire. Nombreux sont ceux qui le font hors de leur présence.

il serait bien aventureux de décrire ces deux lignes de conduite comme reflétant toute la réalité. Rien n'est moins uniforme et moins prévisible que l'attitude des villageois dans les sociétés complexes.

Conclusion

L'étude du statut de la femme à Pouri du début du siècle à nos jours, présente bien des lacunes. Les données sont infimes pour la période 1900-1920; elles sont soit noircies soit enjolivées par la mémoire collective pour la période suivante; quant à celles de l'époque actuelle, elles sont sans doute partielles, tant la réalité pouriani est complexe. Toutefois il paraît possible de tirer quelques conclusions de cet ensemble disparate.

En premier lieu, il convient de souligner que, si le statut de la femme a changé, c'est toujours dans le cadre de la domination masculine, idéologiquement justifiée par l'infériorité «naturelle» de la femme. Ce qui explique ce que nous avons pu constater tout au long de cet article: les changements économiques et sociaux sont récupérés par les hommes aux dépens des femmes qui en font les frais jusqu'à ce qu'il soit possible d'en faire bénéficier le plus grand nombre.

Ensuite, il faut noter que dans la période récente, quand les femmes disent «être sorties de l'esclavage», c'est seulement parce que le développement économique du village leur évite de travailler comme des bêtes; il leur est alors loisible de chercher à imiter la bourgeoisie des villes; mais l'adoption de ce modèle ne suppose nullement la revendication d'une autonomie fondée sur la conscience de leur valeur propre: à leurs yeux prestigieux, ce modèle n'exige pas d'elles qu'elles créent au village des conditions d'existence qui satisferaient des ambitions personnelles de pouvoir, d'autorité ou simple- ment d'indépendance.

Enfin, il faut s'interroger sur la question de savoir si elles ont gagné au change et, si oui, en quoi.

Reprenons les principes de saint Jean Damascène: la faute initiale rachetée par l'enfantement et la modestie; la futilité des femmes; la nécessité de les enfermer.

Rien n'a changé en ce qui concerne le fondement idéologique de l'infériorité féminine. La femme est toujours associée à la souillure. Les interdits religieux, magiques ou sexuels qui la frappent lorsqu'elle est indisposée ou qu'elle accouche en témoignent. (Le fait qu'elle accouche à la clinique n'a pas beaucoup modifié le rituel des relevailles que je n'ai pas la place d'exposer ici.) Sa mission sur la terre est bien toujours de donner une descendance masculine à son mari, mais les transformations sociales, notamment les exigences de l'école obligatoire, lui permettent de ne plus à enfanter tous les dix-huit mois: de quantitative, sa mission est devenue qualitative. Les jeunes femmes les plus courageuses veulent bien avoir jusqu'à trois enfants (surtout si les

deux premiers sont des filles), mais pas plus.

Notons que les maris ne battent plus leur femme lorsqu'elle met au monde une fille. Non seulement parce que la violence commence à être réprouvée par l'opinion publique dans les rapports intrafamiliaux, mais aussi parce que l'image de l'enfant-roi, venue des villes, s'applique également à la petite fille, même si elle est moins gratifiante que le garçon.

Depuis une trentaine d'années, la petite fille a un statut ambigu au village. Elle va à l'école et devient plus savante que ses parents. Or les parents réprouvent la culture intellectuelle chez une fille: ils craignent qu'elle ne revendique une place supérieure à celle que lui assigne la tradition. C'est la raison pour laquelle on lui ferme la porte du lycée. Mais en même temps, les parents ont conscience du rôle des connaissances dans le progrès social, auquel ils ne sont pas opposés: ils admirent leur fille si elle est bonne élève. Cette ambivalence à leur égard est perçue par certaines, empêchées de continuer leurs études, comme une frustration dont elles n'osent pas se plaindre à un père qu'elles craignent.

Que les femmes aujourd'hui refusent de travailler aux champs peut, à première vue, apparaître comme un progrès, dans la mesure où la période de l'entre-deux-guerres a été physiquement très dure pour les mères de famille. Mais d'une part le fait de rester à la maison n'améliore pas leur statut de servante; au contraire, les hommes se montrent encore plus exigeants sur la qualité des services qu'ils sont en droit d'attendre d'elles; d'autre part, elles éprouvent un sentiment d'ennui, une sorte de vague à l'âme qui provient à la fois de ce que leur attitude est réprouvée par la majorité des femmes plus âgées et de ce que leur vie, pour n'être pas épuisante, n'en est pas moins fastidieuse. Certes, elles ne sont plus aussi «enfermées» qu'autrefois, puisqu'elles descendent de temps à autres à la ville. Mais, à cette occasion, il leur faut réclamer de l'argent à leur mari. Dans le temps, si une femme demandait quelque chose à son mari et que celui-ci refusât une fois, il n'était pas question d'y revenir. Un coup d'oeil fulgurant suffisait à faire mourir sur les lèvres de la quémandeuse tout nouvel argument. Maintenant, les femmes discutent pied à pied les sommes nécessaires à tel ou tel achat. Elles ne s'en sentent pas humiliées, mais tout de même exaspérées. Si leurs arguments sont jugés futiles, elles ne peuvent retourner celui de leur contribution personnelle aux richesses du ménage. Leurs aînées, en dépit de leur participation à l'accroissement des biens de la famille, ne le pouvaient pas non plus: l'économie domestique était alors trop intégrée pour que chacun pût revendiquer sa part. Au moins savaient-elles au fond d'elles-mêmes ce que la famille leur devait. Mais aujourd'hui l'unité domestique éclate sous la pression du marché, de la mécanisation, de la scolarisation et, à l'heure où la société pouriani s'apprête à reconnaître à chacun un droit sur son travail—les pères sont de plus en plus

rares à réclamer à leurs enfants l'argent qu'ils gagnent—, les femmes se privent du seul véritable instrument d'autonomie que possède un être humain: un travail non aliénant dont il puisse recueillir les fruits.

Le modèle urbain de la femme au foyer a bien des avantages pour les dirigeants d'un pays où tout pouvoir politique et économique appartient aux hommes; entre autres, camoufler le sous-emploi, éviter les investissements préscolaires et, bien sûr, perpétuer la suprématie masculine. Il donne en tout cas matière à actualiser et à entretenir le reproche de futilité fait aux femmes.

Les jeunes hommes de Pouri ne s'opposent plus à ce que leur épouse aille chez le coiffeur ou se vernisse les ongles. Ils sont fiers de leur femme-objet qui témoigne de leur aisance. Ils ne sont ni plus ni moins jaloux d'elle que n'était leur père de leur mère. Le temps libre dont les jeunes femmes disposent, contrebalancé par les déclarations et les démonstrations d'amour, ne saurait attiser une jalousie viscérale qui ne dépend en rien d'actes concrets: la jalousie est incrustée dans l'homme

dès l'enfance; elle est le corollaire de la méfiance et la méfiance celui de la «futilité» féminine. Les prétextes peuvent changer, la mentalité reste.

En somme, les femmes sont un peu plus libres de leurs mouvements qu'autrefois, mais elles sont encore totalement dépendantes. Elles sont même engagées dans une voie d'autant plus pernicieuse qu'elles se sont privées des moyens d'en sortir.

Mais Pouri ne restera pas toujours ce qu'il est. L'entrée de la Grèce dans le Marché commun aura sans nul doute pour conséquence la disparition d'un grand nombre d'exploitations agricoles du village. Bien des jeunes femmes iront alors tenir leur ménage en ville. Si le tourisme se développe sur la côte nord-orientale du Pélion, les autres reprendront du service. Sauront-elles tirer parti de leurs nouvelles responsabilités? La réponse n'appartient pas à elles seules, mais à l'ensemble de la société grecque, selon qu'elle prendra conscience plus ou moins rapidement de la nécessité de promouvoir les droits de la femme.